

Tourner d'un cran le kaléidoscope le livre gigogne des paradoxes de la vie

PAR CLAUDE BERKOWITZ

Préambule

Savez-vous que la « Carrière », pour moi, évoque le souvenir de mon enfance ?

Petit garçon déambulant, pendant la guerre, dans les rues de Carpentras, j'ai joué, sans le savoir, dans les maisons en ruine du ghetto joutant la synagogue (bien évidemment fermée). Oui, sous l'Occupation, j'en témoigne, la « carrière » était ouverte aux quatre vents. On pouvait y entrer, se déplacer dans les habitations éventrées, abandonnées. Au risque d'ailleurs de s'y casser le cou. Je ne me doutais pas à l'époque que j'étais en train de jouer dans les ruines de ce qui fut, jadis, la douloureuse résidence de mes ancêtres persécutés. Quand j'y pense maintenant, avec le recul du temps, cette anecdote me paraît assez insolite. Car, en ce temps-là, dans la Carpentras occupée, on arrêtait les juifs. En vertu des persécutions du moment, nous étions, ma famille et moi, en danger, sans en avoir conscience et je me promenais, sans en avoir conscience non plus, sur le théâtre des persécutions passées. Cruelle rencontre entre le présent et le passé, vécue dans l'insouciance d'un enfant gambadant sur les ruines de la carrière. Cher Gilbert, cher Maurice, et bien d'autres amis, associés autrefois pour fonder à Marseille la JJM (Jeunesse Juive de Marseille), le hasard me ramène vers vous et vers ce Comtat Venaissin, berceau de mes ancêtres maternels. J'ai adhéré à l' ACJP, en grommelant sur cette expression « Juifs du Pape » qui ne me plaît pas. Connaissant maintenant un peu mieux les motivations de ces papes en Avignon, à la fois protecteurs et persécuteurs de nos ancêtres, je refuse cette appartenance. Je suis un juif comtadin, je ne suis pas le juif du pape. Je ne suis d'ailleurs le juif de personne. Par contre l'expression « l'écho des carrières » a trouvé un écho profond en moi. De sorte que j'ai eu envie d'écrire



"Du côté des Bédarride", vers 1910-1912, de gauche à droite : Une voisine, Anna Bédarride, Fernande Bédarride, Eva Bédarride, leur mère Noémie Bédarride, née Cohen, une autre voisine. Au premier plan, enfant, Lucienne Bédarride.

un livre, revenant sur ce vécu de nos ancêtres communs judéo-provençaux. Plus qu'un voyage dans le passé, il s'agit plutôt d'un voyage en moi-même, une réflexion sur cette identité que nous poursuivons et qui nous poursuit. J'ai remarqué, dans les colonnes de « L'écho des carrières », la part importante qu'occupent les recherches généalogiques. C'est assez naturel puisque l'association tire son sens d'une filiation commune. En vous proposant ces quelques extraits de mon futur ouvrage, je voudrais contribuer, à ma façon, à cet effort culturel. Je dis bien « à ma façon », car, comme vous le verrez, la généalogie n'est pas tout à fait mon propos. De même, mon goût du paradoxe me pousse à remettre en question bien des idées admises et bien des sentiers battus.

Donc, je vous livre volontiers ces quelques extraits. Je serais très honoré qu'ils paraissent dans notre « Echo »

Hommes et femmes

Et les amitiés d'enfance ? Oubliées ? Leur valeur serait-elle moindre parce qu'enfantines (donc infantiles ?) ?... Dans Carpentras, sous l'Occupation, à l'âge de huit, dix, onze ans, je déambulais dans les rues avec une bande de pré-délinquants dont le chef, Jeannot, était mon ami de confiance. Nous jouions à nous faire peur en décrivant les mœurs et coutumes de la bande adverse. S'ils parvenaient à nous attraper, les adversaires nous enfileraient une casserole trop étroite sur la tête et taperaient dessus avec un marteau pour la faire entrer !... Le jeudi, jour sans école, avec Jeannot et sa bande, armés de massues, de poutres et de barres, nous recherchions dans la ville la bande adverse, avec l'espoir secret de ne pas la rencontrer. Et de fait nous ne l'avons jamais rencontrée que dans la cour de l'école, là où nous étions protégés par les maîtres et maîtresses. A une fin de récréa-

tion, cependant, le chef de la bande ennemie m'avait décoché un violent coup de boule dans les narines, avant que d'aller hypocritement s'aligner sagement, les mains au dos, dans la file des élèves de sa classe.

Vous avez remarqué sans doute que dans le rayon « amitiés » je n'ai cité, jusqu'ici, que des hommes, ou presque. C'est dire que dans mes relations avec le sexe opposé intervenait une attraction de nature différente qui avait toujours dépassé le plan purement amical. Le présent ouvrage abordera-t-il cette question ? La réponse est oui. Même si l'amour n'est pas, à priori, le thème central de ma démarche actuelle, ceux qui me connaissent savent bien que je n'en ferai pas l'impasse !... En dehors de mes deux grandes amitiés durables et des quelques grandes amitiés temporaires, toutes mes autres relations furent des femmes. Et elles furent très nombreuses. Elles tinrent une telle place dans ma vie que j'ai l'impression qu'elles furent innombrables. Il sera sans doute intéressant de réfléchir pourquoi...

Comme il sera sans doute intéressant de réfléchir pourquoi le présent ouvrage n'arrête pas d'ouvrir des parenthèses dans des parenthèses. Un ouvrage gigogne en quelque sorte !... Le psychanalyste ne manquera pas de pointer une obsession d'emboîtement propre à l'auteur dans sa quête amoureuse.

Dichotomie du relationnel

Il reste que cette promenade dans le paysage de mes relations amicales semble repousser temporairement dans l'ombre les membres de ma propre famille, ceux avec qui il y a un lien de sang. Examinons de plus près la nature de la dichotomie traditionnelle entre liens de cœur et liens filiaux. Généralement, les amateurs d'arbres généalogiques négligent volontiers les embranchements vers les familles des conjoints. Ils s'intéressent en priorité à la filiation : les petits segments verticaux indiquent la descendance, alors que les petits segments horizontaux indiquent un lien avec un étranger. Parfois, on n'aime pas trop que l'arbre s'enfle démesurément dans le sens horizontal qui représente les ouvertures vers un



"Arthur Mardochée Bédarride", mon grand-père maternel, vers 1917

sang nouveau. On préfère le déroulement vertical (père, fils, petit-fils,...etc...) dans lequel semble circuler le sang de la lignée. Les liens horizontaux introduisent dans l'arbre des personnes que certains désignent par l'expression dévalorisante de « pièces rapportées ». Bien obligé cependant (tant qu'il y aura besoin d'un homme et d'une femme pour faire un enfant et tant que l'inceste sera prohibé) de tenir compte de ces deux catégories de liens: les liens filiaux et les liens de choix. Dans notre fantasmagorie commune, la verticalité où se succèdent les générations et l'horizontalité où se côtoient nos pairs, nous renvoient à notre double dimension temporelle et spatiale. Le temps nous apparaît comme le domaine de la mémoire, de l'obligation et de la fatalité, l'espace comme celui de l'action, du choix et de l'aléatoire. Ce qui est bien condensé dans la célèbre formule « On subit sa famille, on choisit ses amis ». Ainsi liens filiaux et liens de choix jalonnent l'écoulement normal de notre vie.

Mais si l'arbre généalogique indique, en sus de la filiation, les choix de conjoints, compagnons ou compagnes à l'origine des naissances, il ne mentionne pas les liens amicaux. Les seuls liens horizontaux qui intéressent l'arbre sont ceux qui coopèrent à la filiation. De sorte que pour rendre compte de l'ensemble de nos relations à autrui il nous faut considérer une dichotomie plus large distinguant entre parents et amis.

Ouverture ou repli

Dans nos représentations subjectives, nous ressentons l'existence d'une frontière invisible entre la famille et les amis, entre les liens du sang et les liens du cœur, le filial et le choisi, les relations verticales et les relations horizontales. Selon notre humeur, notre tempéra-

(Suite),
Tournez d'un cran le kaléidoscope

ment, notre histoire, nous privilégions un versant ou l'autre de cette frontière. Qui dit frontière dit rivalité, antagonisme et même guerre possibles. Au niveau le plus intime de notre vie, la frontière peut se matérialiser par les murs du logis familial. A un niveau plus large, il y a les frontières entre nations. Toute représentation qu'opère ma conscience est ainsi bipolaire.

Cela commence par la distinction entre moi et ma famille. Cela se prolonge par ma famille et les voisins, mes compatriotes et les étrangers, mes coreligionnaires et les autres, etc., etc... L'espace où nous nous mouvons est comparable à un vaste damier : où que nous soyons, nous faisons continuellement face à deux alternatives. Il y a toujours deux côtés et l'un des deux est toujours plus proche que l'autre. C'est tellement habituel et évident qu'on ne le voit plus. Et on oublie les caractéristiques fondamentales de chacun de ces deux pôles relationnels. A savoir que l'un représente l'ouverture, le risque, l'aventure et finalement une forme de liberté, que l'autre représente au contraire le repli sur soi, la sécurité, le prévisible et finalement une forme de contrainte ou de déterminisme.

Dans le cadre d'une certaine philosophie venue d'extrême orient, nous pourrions rapprocher le premier pôle du principe Yin représentant l'expansion, la dilatation, l'ouverture aux autres. Le second pôle serait semblable au Yang et à ses attributs de concentration, rétrécissement, repli sur soi.

Cet autre aspect de la dichotomie relationnelle n'est pas contradictoire avec l'aspect précédent qui privilégiait la distinction entre les dimensions spatiale et temporelle des êtres vivants. Nos proches sont d'autant plus proches qu'ils s'inscrivent au plus près des liens filiaux, dans la verticalité du temps qui s'écoule, faisant se succéder les générations. Ils nous sont d'autant plus étrangers qu'ils s'éloignent, par cercles concentriques, de l'espace réduit de notre quotidien.

Ainsi ce qui caractérise notre vécu relationnel est sa double dimension d'ouverture et de repli sur soi, par la constitution de liens qui, soit s'étalent dans l'espace, soit se déroulent dans le temps.

Ces considérations peuvent apparaître théoriques et, somme toute, abstraites. Elles vont nous permettre cependant, dans les pages suivantes, d'expliquer certains phénomènes liées aux sentiments communautaires, à la ghettoïsation, voire aux communautarismes qui sont des problèmes d'actualité. En effet, dans le fonctionnement normal des sociétés, il y a un certain équilibre entre les liens filiaux et les liens de choix. Il arrive que cet équilibre soit rompu dans les périodes d'oppression de l'homme par l'homme et que des réflexes défensifs conduisent à privilégier exagérément l'un des deux pôles relationnels. Je pense que c'est ce qui est arrivé dans ma famille. D'où l'importance, pour moi, de la présente réflexion qui apporte l'appui d'une autobiographie à une construction théorique de nature psychosociologique.

Retour au Grangeon

...La route du Mont-Ventoux à la sortie de Carpentras longe le vieil aqueduc. La route monte, comme monte le terrain, l'aqueduc préserve sa nécessaire horizontalité par l'abaissement progressif de ses arches. Son canal suspendu rejoindra bientôt le sol, au point de captage des eaux. Il est important de rappeler que la route va se diviser en deux bretelles entre lesquelles, du haut d'un talus d'ocre jaune, domine la pinède du Grangeon. Important de rappeler que ma sœur Émy et moi, enfants, jouions dans ce rustique endroit et que j'avais été très affecté par la souffrance d'Émy se pinçant le doigt dans le mécanisme d'une chaise longue.

J'ai encore revu les lieux dernièrement et suis en mesure de confirmer que bâtisse et pinède du Grangeon viennent d'être rasées par le bulldozer. Anita (ma copine) et moi sommes descendus de voiture pour constater les dégâts : plus un arbre, plus un buisson, plus une herbe !... Anita, simple et neutre témoin, n'a pas de souvenir, pas de vécu dans ce paysage qui lui est étranger. Mais, comme moi, elle a pâli, comme si elle avait perçu, à travers la terre martyrisée de ce paysage de désolation, la clameur silencieuse d'un



passé qui s'éteint.

Mais attendez, attendez..., il y a encore plus de sens que vous croyez. En observant la topologie, ce jour, j'ai enfin réalisé que le sol du Grangeon était autrefois contigu (ou presque) au cimetière juif, résidence de mes ancêtres maternels. La séparation fut causée par le creusement de la route de Caromb, espèce de cicatrice entre deux parcelles qui n'en faisaient qu'une autrefois.

Attendez, attendez... Le Grangeon était une propriété de mon oncle Joseph, l'aîné de la fratrie dans mon ascendance maternelle. C'est à ce titre que nous y étions invités pour nos vacances enfantines. Bizarrerie de la vie, les parents de Joseph et plusieurs membres de notre famille commune sont enterrés ici, dans ce cimetière attendant au Grangeon. Mais pas l'oncle Joseph... Il y eut en effet une rupture existentielle entre Joseph et le reste de la fratrie lorsqu'il épousa une catholique très pieuse et se détacha de la foi de ses ancêtres juifs. Une nouvelle fois, le paysage matériel dessine le contour de nos problématiques intimes : une route-cicatrice sépare le Grangeon de Joseph de la résidence mortuaire de sa défunte famille...

"La fratrie Bédarride" au complet.

De G à D: Lucienne, Eva, Anna, Joseph, Fernande (vers 1945 ?)

La fin du Grangeon

Terminé le Grangeon de l'oncle Joseph? Eh ! oui, les autorités des collectivités locales en ont décidé ainsi. A son emplacement va naître un carrefour de routes destiné à canaliser la circulation automobile vers l'extérieur de Carpentras. Je passe très souvent en bordure du chantier pour aller rejoindre à Bedoin ma cousine Noémie. Nous avons en commun, avec cette cousine, un oncle, l'oncle Joseph, qui fut précisément le propriétaire du Grangeon.

Je constate de jour en jour que le bulldozer accomplit son œuvre de destruction. Il ne s'est pas contenté de raser la pinède et la bâtisse. Avec acharnement il s'applique maintenant à raser la falaise qui autrefois dominait les deux routes et du haut de laquelle ma sœur et moi observions les rares automobiles qui se dirigeaient vers l'embranchement. Nous jouions à parier la direction que prendrait le véhicule. Passerait-il à notre droite pour aller vers Caromb? Ou à notre gauche pour aller vers Bedoin?...



La famille Berkowitz-Bédarride, vers 1948

De gauche à droite, au premier plan: Anna Bédarride, Paul Berkowitz(mon père), Eva Berkowitz, née Bédarride (ma mère).

Au deuxième plan: Roger Berkowitz, Emilie Berkowitz, Arthur Berkowitz, Claude Berkowitz (moi).

Finis nos jeux d'enfants, détruit notre promontoire d'observation. Le bull fait table rase de notre passé, nivelle les reliefs de notre mémoire. L'uniformité remplace les étagements boisés, la terre ouverte et massacrée remplace les tapis de mousses, de champignons et d'aiguilles de pins.

Juste à temps, j'ai sauvé, sur l'espace des pages blanches de mon nouveau livre, l'image descriptive de ce lieu qui dessina le contour d'une problématique familiale. Avec, au départ, la rupture de l'Oncle Joseph avec la foi de ses ancêtres juifs... Et, plus proche de notre présent, la naissance, chez l'enfant que je fus, d'un questionnement sur l'identité juive.

Voilà, le mot est lâché : « juif » !... Mon livre va-t-il parler du peuple du livre ? Est-ce là son sujet essentiel ? Va-t-il s'ajouter aux innombrables productions littéraires qui interrogent ce phénomène : les Juifs, il est juif, il est un Juif, je suis, tu es, il ou elle est, nous sommes, vous êtes, ils sont juifs... ? J'ai comme l'impression qu'on attend

de moi un discours sur la judéité, sinon sur le judaïsme. On risque d'être déçu. Dans l'assertion « je suis juif » pas question de me pencher sur l'attribut du sujet. D'autres l'ont fait, beaucoup plus compétents que moi. Je ne m'intéresse ni à l'attribut, ni à l'épithète, mais au verbe être. Qu'est-ce que c'est qu'être ? Trop souvent, trop longtemps, la quasi obsession à s'identifier à une entité, à s'attribuer la qualité d'un groupe, à s'obliger à une appartenance, à rechercher d'hypothétiques racines, nous a fait simplement oublier d'être...

Être soi-même au lieu d'appartenir à, être vivant, unique, libre de devenir ce que l'on veut être, libre de changer, de progresser, d'aller où bon nous semble. La rupture du cordon ombilical à notre naissance reste un symbole méconnu. Je suis né, c'est fini, je coupe avec la

matrice, le monde est nouveau, je vais vers lui avec confiance, curiosité et enthousiasme. C'est lorsque je ne vais pas bien que j'ai en-vie de retourner en arrière, me recroquevillant en position foetale, me réintroduire entre les cuisses d'où je suis issu, y retrouver le cocon, la chaleur, le confort et la sécurité. Mais dans la santé et l'équilibre du cours normal de la vie, la rupture s'impose à chaque étape, je deviens chaque jour ce que je n'étais pas la veille, j'attends du lendemain qu'il me surprenne et m'émerveille. Aux gens quêteurs de tradition et de généalogie (c'est très à la mode en ce début de millénaire !), j'ai envie de dire : les plantes ont des racines, force leur est de s'y tenir. Les hommes ont des jambes, c'est une chance pour aller ailleurs, ils n'ont pas de racines...

Finalement, le sentiment communautaire qui engage à se tremper dans son groupe de naissance, procède du même mécanisme que la régression psychologique de l'homme dépressif. Ce dernier propos risque fort de faire grincer quelques dents dans le monde des assoiffés de traditions et de retours aux sources. S'il vous plaît, ne me mordez pas encore. Et rassurez-vous, moi aussi je vibre et me complais bien au chaud dans le microcosme rassurant du berceau de ma naissance. La preuve en est ce chapitre qui recherche en amont le sens de mon présent. Attendez, je n'ai pas encore tout dit, affûtez bien vos crocs car je n'aime pas les sentiers battus et les idées admises. Pour le moment, voyez, je retourne au Grangeon, un lieu de mon enfance où déferla la vague de mon ascendance maternelle...

La cicatrice

Mes yeux se portent sur mon avant bras droit. S'y trouve, en arc de cercle blanchâtre, une cicatrice, marque indélébile d'un événement ancien. Vous avez deviné que c'est dans le quartier du Grangeon que cela se produisit. Quand ? Je n'ai pas de certitude. Dans cette période charnière de la paix et de l'Occupation : 1939 ? 1940 ? Disons que j'avais cinq ou six ans, l'âge où ma maman nous tenait encore par la main, ma sœur et moi.

En cette fin de journée d'été, elle nous tenait, en effet, par la main. Nous retournions sans doute du centre ville de Carpentras pour rentrer au Grangeon. Ma mère portait un sac renfermant de modestes provisions pour le repas du soir. Entre autres, une cuisse de lapin, petit luxe en cette période où les pénuries avaient déjà commencé. Petit luxe, mais aussi petit pêché pour les croyants de la religion juive : comme pour le porc et le cheval, la consommation de lapin est proscrite par les commandements divins.

Mes frères n'étaient pas de la promenade, leur statut de grands garçons leur donnait le privilège d'une certaine autonomie, par rapport à Émy et moi. Le chemin passait le long du cimetière. Ma mère manifesta le désir d'aller se re-

cueillir sur la tombe de ses parents. Elle hésita à cause du lapin dans le sac. Enfreindre la loi de Dieu pour faire manger du lapin à ses enfants, passe encore, mais faire pénétrer ce mets défendu dans le cimetière était un sacrilège encore plus grave !... Elle pensa d'abord entrer toute seule dans le lieu saint en laissant au dehors ses deux enfants chargés de garder le sac. Cette idée fut vite abandonnée. Ce n'était pas une personne à laisser ses enfants sans surveillance.

Pourquoi ai-je gardé si longtemps le souvenir précis de la situation cornélienne que traversa ma maman ? Je n'avais que cinq ou six ans et je n'avais pas encore lu Corneille ! Le lapin défendu entra finalement au cimetière, avec nous tous. Ma mère, maintenant fermement par la main ses deux jeunes enfants et non moins fermement le sac contenant leur repas du soir alla se recueillir sur la tombe de mes grands parents.

Tout ceci est émouvant, mais attendez, attendez... Il y eut une autre étape sur le chemin du retour. Des amis paysans habitaient une ferme en face du Grangeon, de l'autre côté de la route de Caromb. C'était amusant pour moi de tirer un vieux charreton et de courir au devant de cet attelage. Le charreton, très lourd, allait plus vite que moi. Il me poussa brutalement jusqu'à la véranda de la ferme et mon petit poing de garçonnet traversa la vitre. Le verre « sécurité » n'existait pas en ces temps. Mon avant-bras fut entaillé profondément. Je revois encore le sang jaillir par saccades de mon artère sectionnée.

Certains exégètes de la loi de Moïse prétendent que le lapin est interdit à la consommation parce que son sang est semblable à celui de l'homme... Nul besoin d'être un grand psychologue pour pronostiquer que l'enfant qui saignait ainsi allait garder le souvenir d'une punition divine. Comment ne pas associer, quand on a cinq ans, l'infraction commise une heure auparavant et l'accident du charreton ? Dieu punissait ma mère à travers ce qu'elle avait de plus cher : un de ses enfants...

Ma mère se garda bien de commenter l'événement. De la même manière qu'elle n'avait pas commenté, quelques

années auparavant, mon geste destructeur de jeune enfant, lacérant, pour s'amuser, les pages intérieures d'un livre de prières auquel elle tenait beaucoup. J'ai su, plus tard, que ma mère n'était pas superstitieuse. Nos actes, pour elle, n'étaient pas susceptibles de porter malheur. Ils étaient simplement des signes qui jalonnaient notre vie. Il y avait de bons signes, de mauvais signes, ou tout simplement des indications destinées à nous guider dans nos choix. Son petit garçon, vers trois ans, avait déchiré le livre sacré, cela pouvait augurer que le plus jeune de ses fils, comme l'oncle Joseph, s'éloignerait, tôt ou tard, du judaïsme.

A vrai dire, je ne sais pas exactement ce que pensait ma mère au sujet de mon accident. Elle n'est plus là pour le dire. Il me semble seulement que la croyance aux signes de la vie m'a été transmise par elle, renforcée par l'expérience.

L'état civil ne s'est pas trompé sur ma première carte d'identité. Signe particulier : cicatrice au-dessus du poignet droit... Des cicatrices, j'en vois partout. Je viens à peine de découvrir que la route de Caromb, qui a séparé la propriété de l'oncle Joseph du cimetière de ses parents pouvait préfigurer son reniement de la foi juive. Route-cicatrice qui sépare aussi le Grangeon de la ferme au charreton, cicatrice au milieu d'un livre de prière, cicatrice, plus tard, sur l'architecture d'un escalier de pierres construit par mes soins, dans un lieu qui fut, en souvenir, nommé aussi « le Grangeon », signe indélébile du divorce d'avec la mère de mes enfants 1... »

Eh ! Bien, voilà ! J'arrête là les extraits de mon ouvrage. J'espère ne pas vous avoir trop ennuyé. L'intérêt de ces pages, même si elles sont banales, vous l'avez bien compris, c'est d'exprimer, authentiquement, concrètement le vécu d'un descendant de ces familles judéo-comtadines auxquelles nous nous intéressons. C'est un écho, comme un autre, des « carrières » et de la trace indélébile qui en survit en nous.

1 In *Némoah*, du même auteur, chapitre: *Aurel, la cicatrice*. ■